

Le chrétien Bernanos et l'enfance

Autor(en): **Bridel, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **9 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CHRÉTIEN BERNANOS ET L'ENFANCE

La manière dont un écrivain conçoit son métier ou sa vocation est toujours révélatrice et nous livre souvent une des clefs de son œuvre. Bernanos n'échappe pas à cette règle : s'il ne se distingue pas toujours d'autres écrivains chrétiens, de Claudel par exemple, il nous livre dans certains textes, où il parle de sa vocation d'écrivain, le centre même de toute son œuvre. En plaçant la source de son inspiration dans l'enfance, il fait de cette dernière le centre, non seulement de son œuvre, mais aussi de sa pensée et de sa vie tout entière.

Dans l'ouvrage ¹ que le P. Urs von Balthasar a consacré à Bernanos et que nous prenons comme point de départ des quelques

¹ HANS URS VON BALTHASAR : *Le chrétien Bernanos*, traduit par Maurice de Gandillac. Ed. du Seuil. Paris, 1956. L'édition originale a paru en allemand sous le titre : *Bernanos*, chez Hegner, Köln und Olten, 1954.

Le P. Balthasar nous présente l'œuvre de Bernanos en centrant son étude sur l'Eglise, « trésor des sacrements », telle que Bernanos l'a vue et décrite. C'est dire que cette étude est avant tout théologique et qu'ainsi elle se place tout à fait à part dans l'abondante production de la critique bernanosienne ; c'est, en effet, le premier ouvrage d'ensemble consacré par un théologien, et dans une perspective théologique, à l'œuvre de Bernanos. Or, si G. Bernanos est avant tout un écrivain, et en tout cas pas un théologien, il n'en reste pas moins que son œuvre se réfère implicitement à une théologie, que le P. Balthasar nous rend explicite. Nous n'avons pas affaire à une critique littéraire, mais à une tentative de redire ce que le chrétien Bernanos a dit de la foi et de l'Eglise.

Le chrétien Bernanos comporte trois parties. La première, *Le chrétien et l'écrivain*, nous présente Bernanos lui-même et l'homme tel qu'il le conçoit. La plupart des thèmes, groupés autour de trois éléments essentiels, l'esprit, la raison et le rêve, sont repris, dans la seconde partie, dans leur relation avec le mystère de l'Eglise. Mais cette première partie permet de saisir de quelle réalité vécue se nourrissent les grands thèmes de l'œuvre. La seconde partie, qui est l'essentiel du livre, nous présente les thèmes groupés dans leur relation avec les sacrements, c'est-à-dire avec l'Eglise. Une troisième partie nous donne, dans cette même perspective ecclésiale, quelques indications sur l'aspect « politique » de l'œuvre de Bernanos. Cet ouvrage capital laisse échapper, évidemment, beaucoup des aspects littéraires de l'œuvre, aspects pourtant essentiels. A travers le classement des thèmes, la figure de Bernanos pâlit

remarques qui vont suivre, un chapitre est consacré à la *Mission de l'écrivain*. Ces pages, si perspicaces et si éclairantes qu'elles soient, négligent un élément essentiel. C'est précisément celui dont nous voulons montrer l'importance capitale, d'abord dans la conception bernanosienne du métier et de la vocation d'écrivain, et ensuite dans toute l'œuvre : l'enfance et l'esprit d'enfance.

* * *

Bernanos est persuadé que Dieu lui a adressé une vocation particulière, celle d'écrivain. On pourrait croire, à la lecture des *Enfants humiliés*, où, à quelques pages d'intervalle, il nous dit une fois qu'il est un écrivain, une autre qu'il ne l'est pas, qu'il ne sait guère quelle est sa vocation. Mais il y a surtout l'écho des crises de toute vocation profonde et aussi le souci de se bien distinguer de celui qui fait métier d'écrivain, de l'homme de lettres. Non qu'il méprise ce métier qui le fait vivre, lui et sa famille ¹, mais bien parce qu'il ne le considère pas comme un métier ou un simple gagne-pain ; parce qu'il est une vocation. Dieu lui a adressé cette vocation, et elle n'est pas sans douleur pour celui qui l'assume. Le mot de vocation revient souvent sous sa plume, et généralement sous sa forme latine : *vocatus*, appelé. Il l'a dit et redit : « Toute vocation est un appel — *vocatus* — et tout appel veut être transmis. Ceux que j'appelle ne sont évidemment pas nombreux. Ils ne changeront rien aux affaires de ce monde. Mais c'est pour eux, c'est pour eux que je suis né. » ² Bernanos, appelé comme tout chrétien à participer à l'œuvre de Dieu, a reçu cette vocation particulière de transmettre cet appel par l'écriture. Mais Bernanos n'en a pas fini avec cet appel que Dieu lui adresse : « J'écris ces nouveaux chapitres de la « Grand'Peur » non par plaisir, ni même par goût, mais parce que le temps est sans doute venu de l'écrire, car je ne prétends pas gouverner ma vie. » ³ Cette vocation est exigeante, elle oblige l'écrivain à abandonner la conduite de sa vie, à n'écrire que ce que Dieu lui dicte et quand Il le veut. L'œuvre lui

parfois et les innombrables citations, dont le rôle est plus de parler par elles-mêmes que d'appuyer les analyses du P. Balthasar, perdent souvent leur beauté et leur valeur littéraire. Mais cela était inévitable dans la perspective de l'auteur. Et si nous regrettons, pour notre part, la présentation trop massive, l'expression parfois obscure de l'ouvrage et si, d'autre part, nous pensons que le P. Balthasar n'a pas mis l'esprit d'enfance à sa juste place, la première, nous devons rendre cet hommage au théologien bâlois que, quelle que soit la perspective dans laquelle on aborde Bernanos, son ouvrage s'impose comme un guide indispensable, car il n'y a aucun thème de l'œuvre de Bernanos qui ne débouche, peu ou prou, dans sa vision théologique.

¹ *Les Grands Cimetières sous la Lune*, p. III.

² *Ibid.*, p. III. Cité par le P. Balthasar, p. 125.

³ *Ibid.*, p. 78-79. (Le P. Balthasar ne semble pas avoir relevé ce passage).

est imposée par Dieu, et toute sa vie est dédiée à son œuvre. Ainsi qu'il l'écrit le 5 mars 1939 à Amoroso Lima : « Mes livres et moi ne faisons qu'un, et on ne parle *jamais* utilement de soi-même. »¹

Bernanos ne sépare pas ses livres de lui-même. Les *Enfants humiliés* reprendront ce thème de la coïncidence parfaite de la vie et de l'œuvre, de l'écrivain et de ses personnages. Mais comme il ne gouverne plus sa vie, que c'est Dieu qui la gouverne, ce n'est pas tant Bernanos qui s'identifie à son œuvre, que Dieu qui tire de Bernanos une œuvre : « Cette matière première qu'est l'écrivain lui-même n'est aucunement à sa disposition pour composer son œuvre ; jamais elle n'y suffirait ni n'y servirait ; elle brûle pour Dieu et Dieu seul lui donne vie et lui permet d'œuvrer. »² Pour pouvoir donner vie à ses personnages, Bernanos les arrache de lui-même, ou plutôt Dieu les lui arrache. Pour pénétrer en eux, pour entrer en communion spirituelle avec les êtres qu'il crée, Bernanos sacrifie sa vie, se fait instrument de Dieu pour une procréation spirituelle. Il est bien question de vocation spirituelle, de mission spirituelle, et elles sont de même ordre que celles du prêtre, comme le P. Balthasar ne manque pas de le relever³.

Bernanos va jusqu'à parler de l'aspect sacerdotal de la vocation d'écrivain : « Une vocation d'écrivain est souvent — ou plutôt parfois — l'autre aspect d'une vocation sacerdotale. »⁴ Bernanos, dans sa jeunesse, avait rêvé de devenir prêtre. Il le dit dans une lettre de mars 1905, où il confie à un de ses anciens professeurs, Mgr Lagrange, ses sentiments à sa première communion : « J'ai pensé à me faire missionnaire, et dans mon action de grâces, à la fin de la messe de première communion, j'ai demandé cela au Père, comme unique cadeau. » Mais au moment où il écrit cette lettre il a dix-sept ans, ses résolutions ont changé et il ajoute : « Non que je veuille me faire prêtre. Ai-je perdu ma vocation par ma faute ? Ai-je jamais eu autre chose que de la sensibilité, je ne sais, mais toujours est-il que ma voie, il me semble, n'est point de ce côté. »⁵ Comment ne pas penser que le vœu de sa première communion a finalement été exaucé, mais dans une vocation d'écrivain, et non de prêtre ? N'ajoute-t-il pas à

¹ *Lettres à Amoroso Lima*, 5 mars 1939, in *Esprit*, août 1950, cité par le P. Balthasar.

² *Le Chrétien Bernanos*, p. 128. Sur ce point, cf. Claudel, dans la *Ville* (*Théâtre*, t. I, Pléiade, p. 428), où Cœuvre, le poète, dit semblablement : « Je ne parle pas selon ce que je veux, mais je conçois dans le sommeil. — Et je ne saurais expliquer d'où je retire ce souffle, c'est le souffle qui m'est retiré. »

³ *Ibid.*, p. 124, 370, 398.

⁴ *A un Jeune Berrichon*. Déc. 1945, in *Bulletin des Amis de G. Bernanos* II-III, p. 24. Cité par le P. Balthasar, p. 124.

⁵ *Lettres à l'Abbé Lagrange*, mars 1905, in *Georges Bernanos*. Cahiers du Rhône, p. 19.

son jeune correspondant berrichon : « Si le bon Dieu veut vraiment de vous un témoignage, il faut vous attendre à beaucoup souffrir, à douter de vous sans cesse, dans le succès comme dans l'insuccès, car pris ainsi, le métier d'écrivain n'est plus un métier, c'est une aventure, et d'abord une aventure spirituelle. Toutes les aventures spirituelles sont des Calvaires. »¹ Il existe une étroite liaison entre la vocation sacerdotale et la vocation d'écrivain, et il est bien probable que l'origine de cette relation se place dans cette première communion de Bernanos. En effet, les analogies entre la vocation du prêtre et celle de l'écrivain, telles que les voit Bernanos, sont nombreuses. Le P. Balthasar en cite plusieurs ; nous nous bornerons ici à une seule. L'écrivain, comme le prêtre, pénètre très loin dans les âmes et dans le monde du péché. Comme le prêtre, l'écrivain doit découvrir, sous les symptômes du mal, le péché caché, le fruit qui pourrit et révèle « à la conscience du coupable... les conséquences du péché pour la foi, ou [fait] ressortir toutes les contradictions au milieu desquelles se débat cette conscience elle-même. »² Et cette saisie intérieure du péché est accomplie par le prêtre et par l'écrivain « en gardant leur pureté, à travers une expérience qui n'est pas l'accomplissement de la faute, mais le visage fraternel du pécheur saisi dans un regard d'amour par un homme capable d'abord d'oublier son propre visage »³. Si l'on veut, l'écrivain est à ses personnages comme le prêtre est à ses paroissiens : celui par lequel ils participent aux mystères de la Révélation, de l'Eglise. Ce rôle de l'écrivain est particulièrement frappant dans la *Nouvelle Histoire de Mouchette*, comme l'a remarqué A. Béguin : la vision que Bernanos a de Mouchette, son regard sur elle, comme son amour pour elle sont d'un prêtre.

L'écrivain assume devant Dieu le destin de ses personnages : il les connaît comme le prêtre les connaît dans la confession et c'est à travers lui qu'ils sont reliés à Dieu. Ce n'est pas par hasard que les figures de prêtres sont si nombreuses dans l'œuvre de Bernanos et il est significatif que ce soit, le plus souvent, à travers un prêtre que se révèle le sens profond d'un personnage ou d'un livre tout entier. (Que l'on pense à *Sous le Soleil de Satan* et au *Journal d'un Curé de Campagne*.) Nous aurons l'occasion de signaler d'autres analogies entre le prêtre et l'écrivain, quand nous parlerons de la vision de ce dernier par exemple ; mais ces analogies sont trop nombreuses pour être développées ici : analogies dans leur rôle de médiateur, de porteur des sacrements, analogies aussi de destin.

¹ *A un Jeune Berrichon*, déc. 1945, in *Bulletin des Amis de G. Bernanos*, II-III, p. 24. Cité par le P. Balthasar, p. 124.

² *Le Chrétien Bernanos*, p. 398.

³ *Ibid.*, p. 370.

On saisira aisément maintenant quel est l'objet de l'œuvre de Bernanos, ce que l'écrivain veut présenter, ou plutôt ce que Dieu lui demande de dire. Cette œuvre nous décrit l'aventure chrétienne, c'est-à-dire l'histoire même du Christ : son Incarnation, son Agonie, sa Résurrection, sa Descente aux Enfers ; ou plutôt c'est l'actualisation de cette histoire que nous conte Bernanos ; dans la vie de ses personnages, c'est la vie de l'Eglise, du peuple de Dieu, du corps du Christ qui nous est décrite. Ses romans sont la manifestation, sur le plan de l'écriture, de l'action même de Dieu ici-bas à travers le Christ et son corps mystique, auxquels participent, par l'intermédiaire de l'écrivain, les créatures que ce dernier anime. Les saints personnages de Bernanos vivent cette aventure de la foi¹, sont aux prises avec Satan, comme le fut le Christ. Relevons ici que ces personnages entretiennent des rapports profonds avec quelques-uns des grands saints contemporains : le curé d'Ars, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus surtout, sans oublier les saints d'un autre temps : Jeanne d'Arc, saint François, et que tous ces saints ont des liens étroits avec l'enfance, et en particulier avec l'enfance spirituelle. En fait ce sont eux qui parlent par la voix de Bernanos et de ses personnages, comme si l'écrivain avait pour mission de leur prêter sa voix. Et s'il la prête rarement à saint François, c'est probablement que cela était vain, saint François ayant reçu le don de poésie ; alors qu'il était bien nécessaire que Jeanne, le curé d'Ars et sainte Thérèse de Lisieux aient un porte-parole, eux à qui fut refusé ce don (que l'on songe à la pâleur des écrits de sainte Thérèse de Lisieux, où le message est noyé sous une parole fade, souvent inexpressive et mièvre). Les personnages de Bernanos sont de nouvelles incarnations de l'esprit de ces saints, dont Bernanos lui-même était habité. Et il faut insister, avec le P. Balthasar, sur le fait que Bernanos n'a pas saisi ces messages au niveau psychologique ou hagiographique, mais « au niveau des missions ecclésiales »² de ces saints et qu'il montre toujours le Christ en filigrane derrière ses personnages ; car ce n'est que par rapport au Christ que ses personnages ont un sens. Cela est vrai de toutes les créatures de Bernanos, sans exception.

¹ Le P. Balthasar remarque très justement que les personnages de Bernanos ne sont pas à la recherche de la foi, mais qu'ils vivent à partir d'elle. Les romans de Bernanos ne sont pas des romans de la conversion, mais des romans de la foi vécue. Une expérience est chrétienne, pour Bernanos, quand son centre de gravité est la foi et non la psychologie, c'est pourquoi cette dernière est impuissante à rendre compte de son œuvre. Remarquons en outre que presque tous les personnages bernanosiens sont baptisés : les quelques exceptions à cette règle en sont d'autant plus significatives ; cf. *Le chrétien Bernanos*, p. 256-260.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 154.

Il est clair que, pour Bernanos, l'art, et la littérature en particulier, doivent dépasser la morale, la philosophie, la psychologie, et bien sûr, un simple esthétisme, pour atteindre la vérité, le réel. Mais, et le P. Balthasar ici encore l'a bien montré, la vérité n'étant que divine, la littérature ne peut être que théologique. Il n'y a de littérature possible, pour un écrivain chrétien, que dans la perspective d'un art révélant la vérité de la création et de la créature à travers l'Église. D'autre part, cette littérature ne peut être que profondément liée au monde et aux êtres, comme elle est liée à la Révélation, et cela provoque une douloureuse tension. Cette tension, cette déchirure, qui est d'ailleurs le fait de toute existence authentiquement chrétienne, est très douloureusement ressentie par l'écrivain, et par Bernanos en particulier, qui découvrira finalement « l'identité ultime entre la vérité de la création littéraire et la vérité du salut »¹, c'est-à-dire son unité personnelle. C'est dans ce lieu que finalement se résout la déchirure de sa condition d'écrivain chrétien, puisqu'il réunit son esthétique et son éthique. L'écrivain chrétien se trouve déchiré entre sa vocation, qui l'appelle à décrire la vérité divine et ses moyens, l'écriture, qui sont humains, mensongers. Mais il est encore plus déchiré peut-être entre sa vocation de créer des personnages, auxquels il doit se donner entièrement, auxquels, pour qu'ils vivent, il doit sacrifier sa vie et son être, et sa vocation de chrétien, qui est de livrer son être et sa vie à Dieu seul. Or, pour Bernanos, ce don, cette communion avec ses personnages ne sont pas de vains mots. Et que dire des risques que représente pour son âme de chrétien, le don de soi aux êtres possédés par Satan ? Cette exploration du mal n'est-elle pas damnation pour l'écrivain ? Si l'amour, l'humilité et surtout l'obéissance entière à sa vocation particulière d'écrivain est la réponse existentielle de Bernanos à ce déchirement, cette découverte de l'identité de la vérité littéraire et de la vérité de son salut est bien, par l'union de l'esthétique et de l'éthique, la résolution théologique de la déchirure. Sa vocation d'écrivain chrétien aboutit à décrire la vérité et cette vérité est celle même qui nourrit sa vie, la vérité divine².

Reste le problème de savoir comment l'écrivain arrivera à connaître cette vérité divine. Les personnages d'écrivains ratés, qui sont nombreux dans l'œuvre de Bernanos, nous montrent la tentation contre laquelle l'écrivain chrétien doit combattre : la curiosité ; c'est-à-dire le savoir sans amour, le seul savoir intellectuel, non garanti par notre vie même ou par la grâce divine. L'imagination, livrée à elle-même, rêvant toute seule, ne peut créer que des êtres

¹ *Ibid.*, p. 136.

² L'analogie avec le prêtre s'impose à nouveau ici.

monstrueux et finalement irréels, parce qu'ils sortent d'une vision de curieux, d'une vision sans contrôle, sans garantie divine, sans amour surtout, et qui n'atteint que l'irréel. Nous sommes dans le monde de l'illusion. Or nous avons vu que c'est la vérité que cherche Bernanos, et cette vérité, une seule vision nous la livre, c'est la vision du saint, qui pénètre au plus secret des âmes, qui lui sont révélées dans une vision surnaturelle et vraie. Pour Bernanos c'est la seule vision authentique (tous ses prêtres et ses saints la possèdent). Et c'est aussi sa vision littéraire, c'est-à-dire « une participation à la vision authentique de la réalité spirituelle invisible, telle qu'elle apparaît à Dieu lui-même ; cette participation, qui est un don de la grâce, s'effectue au sein de la communauté ecclésiale et à son profit »¹. Ainsi l'écrivain participe à cette vision quant à ses personnages, et ici l'analogie avec le prêtre est frappante. Ce dernier aussi voit les créatures dans leur vérité ; il participe à la vision divine, tout au moins dans le sacrement de pénitence. L'écrivain voit des mêmes yeux et est doué de cette même vision surnaturelle que Bernanos évoque dans *Sous le soleil de Satan* avec Donissan, ou dans le *Journal d'un curé de campagne* dans la scène où le curé comprend tout à coup quel mal ronge la comtesse. Mais c'est aussi et surtout la vision du saint, et, finalement, c'est une vision d'essence mystique, si la mystique est le don de « voir » ce que des simples fidèles ne font que « croire ».

Or, Bernanos ayant mission de nous rendre sensibles les expériences centrales du christianisme, mais dans leur dimension transcendante, c'est dans l'expérience vécue des actes sacramentels qu'il les saisit, parce qu'alors ces expériences, en tant qu'expériences sont encore sur le plan psychologique, donc accessibles au romancier et à ses lecteurs, mais qu'en tant qu'actes sacramentels, leur signification atteint déjà une vérité trans-psychologique, ecclésiale². Et c'est la vision surnaturelle qui permet de connaître cette dernière vérité, grâce à un effort d'amour et d'humilité, par la grâce. C'est aussi un regard de charité. Seul ce regard atteint la vérité des créatures ; tout autre regard, privé de charité, n'est que curiosité et ne peut saisir que la surface des choses, une surface trompeuse. L'abbé Cénabre, dans *L'imposture*, étudie les saints de ce regard curieux et il échoue. Mais, s'il ne peut voir les êtres qu'avec curiosité, c'est que déjà il n'a plus la pureté nécessaire à ce regard surnaturel. Sa curiosité est le signe de son péché, le symptôme de son incrédulité (et non pas sa source). Le regard de charité est celui d'un être pur, d'un être saint, c'est celui de la Vierge Marie, par exemple, qui est regard de

¹ *Le Chrétien Bernanos*, p. III.

² *Ibid.*, p. 251 et 328.

tendresse et de compassion pour le monde et les êtres (Claudel dirait de com-passion). Or ce regard de la Vierge Marie « est le seul regard vraiment enfantin, le seul vrai regard d'enfant qui se soit jamais levé sur notre honte et notre malheur »¹. C'est ce regard d'enfant qu'il faut poser sur le monde ; il faut retrouver le regard de l'enfant que nous fûmes qui lui aussi avait un regard pur, un regard presque comme celui de Dieu². Et c'est ainsi que Bernanos met son œuvre dans la lumière de son enfance, de l'enfant qu'il fut : c'est ce dernier qui est la source de l'œuvre, son juge, c'est lui qui lui donne sa forme. Si l'on veut, Bernanos demande à l'enfant qu'il fut la matière même de ses livres et leur forme, et c'est encore lui qui est le lecteur et le juge de cette œuvre.

C'est sur ce point central, que le P. Balthasar n'a pas ignoré, certes, mais qu'il n'a pas mis, nous semble-t-il, assez en valeur, que nous voulons conclure cet aperçu de la manière dont Bernanos conçoit son œuvre d'écrivain chrétien. Ce point est non seulement celui sur lequel Bernanos est vraiment original, parmi les écrivains chrétiens, mais encore celui qui nous ouvre le plus profondément son univers³.

L'œuvre de Bernanos, il l'a dit souvent lui-même, est de caractère onirique. Son univers, ses personnages sortent de ses rêves : « Je suis un romancier, c'est-à-dire un homme qui vit ses rêves, ou les revit sans le savoir », disait-il à Claude-Edmonde Magny⁴. La véritable source des rêves que Bernanos va revivre, ou plutôt faire revivre dans son œuvre de romancier, c'est son enfance. Il l'a dit admirablement dans un texte, moins connu que la fameuse préface des *Grands Cimetières sous la Lune*, où il évoque les compagnons de son enfance, ces « personnages fabuleux, encore à peine formés, embryons sans membres, Mouchette et Donissan, Cénabre, Chantal, et vous, vous seul de mes créatures dont j'ai cru parfois distinguer le visage, mais à qui je n'ai pas osé donner de nom — cher curé d'un Ambricourt imaginaire »⁵, texte où il nous confie qu'un véritable romancier est « un homme qui a véritablement rêvé son livre — ou en a tiré la plupart des situations ou des personnages de ce fond d'expérience subconscient qui est certainement... celui des précieuses, irremplaçables et incommunicables expériences de l'enfance que la crise de l'adoles-

¹ *Le journal d'un curé de campagne*, p. 232.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 141-143.

³ Certains points de la suite de notre exposé ont été abordés, très rapidement, par le P. Balthasar, p. 100-102.

⁴ *A. C. E. Magny*, 18 août 1946, in *Bulletin des Amis de G. Bernanos*, IV, p. 7.

⁵ *Les grands cimetières sous la lune*, p. IV.

cence fait presque toujours retomber dans la nuit.»¹ Ainsi donc la matière de ses livres est les rêves de son enfance. Son œuvre politique aussi est placée sous le signe de l'enfant qu'il fut, notons-le, en passant. Ce ne sont plus alors ses rêves qu'il décrit, qui sont la matière du livre, mais certaines vérités découvertes dans son enfance : ses colères ont pour sources les blessures faites à son âme d'enfant par le scandale de l'Église ou du monde : « J'essaie d'énoncer avec bonne humeur des vérités dont la découverte a profondément blessé ma conscience d'enfant. »² Nous voyons ici déjà que Bernanos juge les événements selon sa conscience d'enfant, que c'est elle sa vraie conscience. Mais on pourrait accuser Bernanos d'irréalisme : ses romans sont le produit de rêves, donc ils n'ont aucun rapport avec la réalité. Peut-être pas avec la réalité banale, c'est vrai, mais bien avec la vraie réalité. Ses rêves sont ceux de l'enfant, qui est l'être le plus proche de Dieu, celui qui savait, qui avait cette vision dont nous avons vu qu'elle est celle des saints. C'est à Jorge de Lima, qui venait de saluer en *Monsieur Ouine* une œuvre « onirique », qu'il écrivait : « Rien n'est plus réel ni plus objectif que le rêve. Mais il y a beaucoup de gens bornés qui n'admettent que les réalités de Zola... Rien n'est aussi lucide que le rêve. »³ Et puis Bernanos contrôle toujours son imagination, car il est conscient du danger qu'elle peut lui faire courir : « J'écris dans les salles de café ainsi que j'écrivais jadis dans les wagons de chemins de fer, pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur. »⁴ Mais il est bien certain que la vraie garantie de la réalité, de la vérité de ses rêves, c'est, pour Bernanos, leur source enfantine. Ainsi donc toute l'œuvre trouve sa matière dans l'enfance de l'écrivain, qui tente de toutes ses forces de retrouver cette source et sa pureté. Remarquons en passant que les sources littéraires qu'on peut découvrir à l'œuvre de Bernanos sont des œuvres, sinon toujours lues dans l'enfance, du moins dans la jeunesse : Drumont, Hello, Barbey d'Aurevilly, Honoré de Balzac. Et il nous paraît bien évident que si l'on ne peut pas parler d'influence profonde de Péguy sur Bernanos, c'est tout autant parce qu'il n'a rencontré son œuvre que fort tard, et que, par conséquent, Péguy ne fait pas partie de son enfance, que parce que la voie suivie par ces deux écrivains est si proche

¹ *Lettre à Samedi-Soir*, 8 novembre 1947, in *Bulletin des Amis de G. Bernanos*, VII-VIII, p. 2 ; cité par le P. Balthasar, p. 365.

² *Les grands cimetières sous la lune* — Texte retiré de l'édition, in *Bulletin des Amis de G. Bernanos*, XXX, p. 3.

³ *Lettres inédites de G. Bernanos à Jorge de Lima* (Rio de Janeiro, 1953), 15 nov. 1943, p. 57.

⁴ *Les grands cimetières sous la lune*, p. III.

(et si différente parfois) qu'il ne peut y avoir que la rencontre de deux esprits orientés semblablement, et non point influence réelle.

Mais Bernanos se tourne encore vers son enfance lorsqu'il songe au langage qu'il voudrait employer dans son œuvre. « Mon Dieu, on voudrait exprimer ces vérités si simples dans le langage de l'enfance »¹, dit-il. Peut-être est-ce précisément parce qu'elles sont simples, et qu'elles sont vérités, que Bernanos demande au langage de l'enfance, c'est-à-dire à un langage simple et vrai, de les exprimer. Et si tout l'effort de l'homme tend à retrouver son âme d'enfant, tout l'effort de l'écrivain porte sur la recherche de ce langage (et ces deux efforts n'en font finalement qu'un) ; il nous dit fortement dans un passage célèbre des *Grands cimetières sous la lune* où il parle de l'enfant qu'il fut : « Après tout, j'aurais le droit de parler en son nom. Mais justement, on ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est un langage oublié ; ce langage que je cherche de livre en livre, imbécile ! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit. N'importe ! Il m'arrive parfois d'en retrouver quelque accent... et c'est cela qui vous fait prêter l'oreille, compagnons dispersés à travers le monde, qui par hasard ou par ennui avez ouvert un jour mes livres. »² Tout l'effort créateur de Bernanos oscille entre deux pôles : ses sources d'inspiration, qui déclenchent en lui le processus de l'écriture et l'acte même de l'écriture, qui tous deux sont intimement liés à l'enfance : l'univers et les personnages sortent de son enfance et pour les exprimer, les incarner, c'est le langage de l'enfance qu'il tente de retrouver, de recréer dans une parfaite unité avec son inspiration.

Finalement, par quels yeux Bernanos juge-t-il son œuvre ? Par ses yeux d'enfant. Il sent le besoin de se justifier, de prouver qu'il est resté fidèle à son enfance. Et c'est devant l'enfant qu'il fut qu'il doit se justifier, c'est donc pour lui qu'il écrit d'abord. « J'ignore pour qui j'écris, mais je sais pourquoi j'écris. J'écris pour me justifier. — Aux yeux de qui ? — Je vous l'ai déjà dit, je brave le ridicule de vous le redire. Aux yeux de l'enfant que je fus. »³

Si nous rapprochons maintenant ce que nous venons de dire de l'enfance et notre analyse de la vocation de Bernanos, de sa manière de concevoir la mission de l'écrivain et le but de son œuvre, nous voyons la place centrale qu'y tient l'enfance. Sans même insister sur l'attitude d'abandon à Dieu que révèle la manière dont Bernanos répond à sa vocation, et qui a plus d'un point commun avec l'attitude d'un enfant en face de son père, donc de celle de l'enfant de Dieu face

¹ *Ibid.*, p. 241.

² *Ibid.*, p. v.

³ *Les enfants humiliés*, p. 195.

au Seigneur, sans insister non plus sur l'origine enfantine de la vocation sacerdotale de Bernanos, vocation qu'il a accomplie dans son métier d'écrivain, comment ne pas être frappé par le fait que, si l'œuvre est destinée à décrire l'aventure chrétienne et que celle-ci est connue par une vision surnaturelle, analogue à celle de Dieu, elle est en même temps le produit de rêves d'enfance ? Il devient évident alors que la vision surnaturelle de l'écrivain, analogue, nous l'avons vu, à celle du saint et du prêtre, est une vision propre à l'enfance et qu'ainsi la liaison entre enfance et sainteté se révèle comme capitale. Il est évident, d'autre part, que la vie chrétienne décrite dans l'œuvre, a été sinon vécue au moins rêvée dans l'enfance et que ce n'est qu'en retrouvant ces rêves que l'œuvre est possible. On ne peut pas ne pas être amené à constater qu'il existe pour Bernanos un lien intime entre cette période de notre vie et la pureté d'une vie chrétienne, comme si l'enfant, de par sa pureté, était proche, beaucoup plus que l'adulte, de la vérité divine du monde et des créatures. Et ces personnages, qui sortent des rêves de l'enfance, sont, rappelons-le, des êtres très proches des saints les plus enfantins. Sans compter encore que si la vérité littéraire est identique à la vérité du salut, la vérité enfantine est celle même du salut. Ainsi tout nous ramène à ce point central : l'enfance.

L'étude des réflexions de Bernanos sur son métier et sa condition d'écrivain nous conduit à mettre en évidence l'importance qu'il confère à l'enfance comme source et comme matière de toute son œuvre. Il nous faut tenter de cerner de plus près cet élément et essayer, sinon de définir ce que sont l'enfance et l'esprit d'enfance pour Bernanos et à partir de là d'expliquer l'œuvre dans son ensemble ¹, au moins de nous en approcher et de les placer dans leur vraie perspective.

* * *

Si l'enfance est la source de l'œuvre de Bernanos, si c'est de son enfance que surgissent ses personnages, l'enfant est aussi à la source de la vie, pour les personnages, comme pour l'auteur. L'enfance est le temps où nous étions le plus proche de Dieu, où nous savions, d'un savoir humble, naïf et immédiat. Pour Bernanos c'est un temps qui correspond « à des expériences vécues et qui joue chez lui un rôle... décisif... comme images exemplaires de ce que doit être la vie chrétienne » ². Ainsi l'enfance est, au point de vue de la vie du chrétien, un âge privilégié, celui où il était toute simplicité, où sa foi surtout

¹ C'est là l'objet d'un travail en cours que nous espérons voir aboutir prochainement.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 283.

était naturelle, naïve et sans question. Mais l'être humain ne reste pas toujours à l'âge de l'enfance ; à travers la terrible crise de l'adolescence, si détestée par Bernanos à cause de ce qu'elle représente : l'abandon de l'enfance, il le quitte pour devenir un homme mûr. Le temps devient alors sensible, son action corrosive nous atteint et nous entraîne vers la mort. Cependant Bernanos veut que l'homme reste fidèle à l'enfance, à cet état de grâce qu'il a connu : « Qu'importe ma vie ! Je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus. »¹ A la suite de Pierre Emmanuel², le P. Balthasar fait remarquer justement qu'il existe deux temps chez Bernanos³ : le premier, le temps immanent, naturel qui nous conduit vers la mort. Temps fatal, déterminé, contre lequel nous sommes impuissants, qui est le temps du monde réel, et de celui des romans aussi ; le second est un temps que Balthasar qualifie justement de théologique, de christologique. C'est le temps des personnages, qui est ouvert, jamais déterminé, toujours libre. C'est, si l'on veut, le temps surnaturel où se joue notre destinée véritable. Or ce temps coule dans un sens opposé au temps naturel. C'est dans ce temps-là que se situe la fidélité à l'enfance. Celle-ci est perdue sur le plan du temps naturel, la retrouver sur ce plan serait de l'infantilisme, car ici le temps perdu ne se retrouve pas. Il n'est donc pas question d'une « récupération » des gestes et des manières d'être de l'enfance, mais des réalités profondes dont ces éléments naturels ne sont que des signes. Il est question de remonter à l'*esprit* de l'enfance. Nous saisissons ici la réalité spirituelle de la fidélité prônée par Bernanos, et qui n'est possible que parce qu'elle se place hors du temps fini, perdu, qui est celui de la vie, qui, elle, court inévitablement à la mort. Or la mort et la naissance, comme les deux états qui leur sont liés, l'agonie et l'enfance sont privilégiés ; et ce sont des moments analogues. (Bernanos irait probablement jusqu'à dire semblables.) Ils sont les limites de notre temps naturel, c'est-à-dire de notre vie ; ils sont l'entrée et la sortie de l'être dans et du temps. Le moribond et le nouveau-né sont totalement dépouillés face à leur être surnaturel, à leur âme, si l'on veut, et à Dieu et à l'éternité. La mort, dans l'œuvre de Bernanos, est liée étroitement à la naissance, l'agonie à l'enfance⁴. Que l'on songe aux images de son enfance qui reviennent à la mémoire du petit curé d'Ambricourt, lorsqu'il se sait condamné. Le P. Balthasar fait remarquer que l'agonie est une limite, comme la naissance : le baptême et l'extrême-onction sont semblables, car ce sont les deux

¹ *Les grands cimetières sous la lune*, p. 79 ; cf. *Les enfants humiliés*, p. 37.

² *Digressions sur Bernanos, La Nef*, mars 1951, p. 181.

³ *Le chrétien Bernanos*, p. 53-54 et 197.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 51 et 431-432.

limites de l'existence. Comme toute naissance s'enracine dans celle du Christ, plus encore toute mort s'enracine dans celle de la Croix, comme toute agonie dans celle de Christ. Mort et agonie doivent s'interpréter christocentriquement¹. Nous saisissons ici les liaisons mort-naissance et agonie-enfance dans leur perspective théologique, qui nous montre clairement que ce n'est que par rapport au Christ que ces événements de notre vie prennent leur sens.

Nous arrivons à des conclusions identiques en examinant l'angoisse qui saisit l'homme à son agonie. Elle est semblable à la surprise, à l'étonnement, à l'angoisse de l'enfance. Sur le plan existentiel les deux états sont très proches, et c'est là le signe que sur un autre plan les rapprochements doivent être faits. Les deux angoisses, celle de l'enfant qui se sent dominé par la vie et celle de l'agonisant, qui se sent au seuil de l'inconnu sont de même espèce, nous rappelle le Père Balthasar. Cette expérience centrale de l'homme, qui se subit dès l'enfance, est la dénudation de l'être devant Dieu et son enracinement dans la passion du Christ². Nous voyons ici à nouveau l'enfance liée à un thème central de la pensée théologique de Bernanos. Ce dernier est persuadé qu'à sa mort c'est le petit Georges Bernanos qui réapparaîtra et lui ouvrira la porte du Paradis, parce que le petit Georges est la part de lui-même la plus proche de Dieu, et c'est elle qu'il veut reconquérir ou au moins à qui il veut rester fidèle. Aussi toute notre vie terrestre doit être consacrée à vivre dans l'esprit de cet enfant, à retrouver, dans le temps surnaturel où vit notre âme, l'enfance perdue irrémédiablement dans la vie « mondaine ». Ainsi donc nous vivons dans deux temps, non seulement différents, mais encore opposés. Et ces deux temps se retrouvent dans l'œuvre. Les romans, en effet, se déroulent sur deux plans : le naturel et le surnaturel, ayant chacun leur temps, le plan le plus important étant le surnaturel.

Il est important de bien préciser un point. Nous avons parlé de la grâce de l'enfance et l'on est tenté de parler du paradis de cette enfance. Il ne faut pas croire que l'image que se fait Bernanos de cet âge « tendre » soit à « l'eau de roses ». Les rapprochements que nous avons faits avec sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ne doivent pas non

¹ *Ibid.*, p. 417-424.

² *Ibid.*, p. 433-443. Le P. Balthasar ajoute ici quelques remarques pertinentes sur le caractère substitutif de l'angoisse : la lumière n'est retirée à un croyant, plongé alors dans l'angoisse, que pour que la lumière rayonne autour de lui (*Le chrétien Bernanos*, p. 444). Or c'est toujours un personnage « enfantin » qui subit cette angoisse. Il n'y a pas là seulement la reprise du thème millénaire et universel de la victime, pure et innocente, sacrifiée pour tous, mais surtout la répétition du sacrifice du Christ.

plus nous égarer sur cette voie (en fait seul le langage de la petite sainte est à l'eau de roses, mais son expérience de l'esprit d'enfance est douloureuse et tragique). L'enfance peut être douloureuse, en fait elle l'est toujours plus ou moins. L'enfant Bernanos lui-même n'a pas eu une enfance dépouillée de toute angoisse. Comment son enfance, source de ces rêves terribles que sont l'univers de *Monsieur Ouine*, les tourments de Donissan, ou la destinée déchirante de sa chère petite Mouchette, pourrait-elle être un paradis préservé ? Sa vision de notre monde, souvent sombre et tragique et dont la source est l'enfance, si elle est une grâce, puisqu'elle permet de voir la réalité dans sa vérité divine, n'est pas sans douleur ni sans angoisse. Nous sommes dans un tout autre climat de fidélité à l'enfance que celui d'un Alain Fournier ; il n'est pas question de se réfugier, de fuir le monde dans un paradis enfantin sans problèmes et sans angoisse, mais bien de « faire face » au monde (les images et les termes exprimant cette idée sont très souvent liés, chez Bernanos, à des êtres habités par l'esprit d'enfance), de combattre dans le monde avec les armes de l'esprit d'enfance : obéissance à Dieu, charité, humilité, amour.

Mais l'enfance est liée étroitement à d'autres thèmes encore et si nous examinons, par exemple, les rapprochements que le P. Balthasar a faits, nous voyons qu'ils portent toujours sur des thèmes centraux. Ainsi la liaison qui existe entre l'enfance et le rêve. Il n'est guère besoin d'insister longuement sur ce point : nous en avons vu l'importance pour les sources d'inspiration de l'œuvre. C'est par le rêve que nous pouvons atteindre cette enfance perdue, que nous pouvons rejoindre l'esprit même de l'enfance. Mais rappelons-nous que le rêve atteint la vérité, c'est-à-dire une réalité surnaturelle et que c'est donc bien l'esprit d'enfance que nous rejoignons par lui. Notons encore qu'il n'y a pour Bernanos, de vrais rêves que ceux de la jeunesse, parce que ce n'est qu'alors que nous rêvons en toute pureté¹, c'est-à-dire en toute vérité. Le P. Balthasar relève également² que l'innocence, celle du saint par exemple (et nous verrons que c'est celle de l'enfant) est toujours solitaire dans le monde. L'innocence, dans le monde pécheur, fait le vide autour d'elle. Or l'enfance est innocence. Et même si la liaison entre enfance et solitude n'est pas expressément indiquée, elle est évidente. Le mystère de Noël, cette fête bernanosienne par excellence (il a écrit d'inoubliables lettres de Noël), n'est-il pas justement fait de la solitude de

¹ Le mot pureté peut prêter à équivoque. L'enfance, la jeunesse ne sont pas toute pureté, mais elles sont plus pures que les autres âges de l'homme, parce qu'elles sont plus proches de Dieu.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 474.

l'Enfant Jésus ?¹ Nous accordons volontiers que ce thème n'est pas celui que Bernanos met le plus souvent en évidence à propos de Noël, mais cependant nous touchons ici un point important.

Ailleurs, le P. Balthasar marque fortement, sans la développer, la liaison qu'il y a entre l'obéissance, si fondamentale dans l'Église, et l'esprit d'enfance. Cela lui permet même de marquer la différence entre l'infantilisme, qui est naturel, et qui est lié à une fausse obéissance, celle des régimes totalitaires par exemple, et l'esprit d'enfance, qui est surnaturel, lié à la véritable obéissance, celle que nous devons à Dieu et qui est liberté : il s'agit, dit-il, « de sauver cet esprit d'enfance véritablement chrétien, c'est-à-dire surnaturel, qui est essentiel à l'obéissance, de ne pas le laisser confondre avec un infantilisme fort peu surnaturel, qui serait d'autant plus nuisible qu'il pourrait s'abriter derrière un idéal d'« obéissance aveugle »². Ailleurs encore, parlant de l'honneur et de la place fondamentale que ce thème tient dans les vues « politiques » de Bernanos, le P. Balthasar signale son rapport avec l'enfance, citant ces mots célèbres de Bernanos : « L'honneur est aussi une chose de l'enfance. C'est par ce principe d'enfance qu'il échappe à l'analyse des moralistes, car le moraliste ne travaille que sur l'homme mûr, bête fabuleuse inventée par lui, pour la commodité de ses déductions. Il n'y a pas d'hommes mûrs, il n'y a pas d'état intermédiaire entre un âge et l'autre. Qui ne peut donner plus qu'il ne reçoit commence à tomber en pourriture. »³ Cette liaison de l'enfance avec un point absolument capital de la pensée bernanosienne est une nouvelle preuve de son importance.

D'autres thèmes sont encore liés à l'enfance, que le P. Balthasar n'a pas relevés, par exemple : la révolte ou l'attitude de celui qui fait face à l'adversité. Mais nous ne pouvons épuiser ici tous les aspects de l'enfance et de son sens. Arrêtons-nous encore cependant à la liaison de l'enfance et de la pauvreté, qui nous amènera à placer l'esprit d'enfance dans sa vraie perspective et à indiquer dans quel sens il faut chercher sa signification.

Bernanos consacre de nombreuses pages, en particulier dans son œuvre « politique » aux pauvres et à l'esprit de pauvreté, cet esprit

¹ Pierre Thévenaz, dans un texte intitulé *Noël (Revue de théologie et de philosophie, 1956, III, p. 250)*, a développé ce thème : « Il y a... la solitude de cet enfant dans la crèche, son abandon. Il naît sans feu, ni lieu : il n'y avait même pas de place à l'hôtellerie... Y a-t-il seulement un regard pour cette pauvre femme qui va accoucher et une tendresse pour ce nouveau-né?... La solitude insondable de ce Dieu-enfant, c'est déjà celle du Dieu-homme qu'aucun homme n'attend, qu'aucun ne reçoit — bien que tous attendent le Messie. »

² *Le chrétien Bernanos*, p. 540.

³ *Les grands cimetières sous la lune*, p. 270-271, cité dans *Le chrétien Bernanos*, p. 512.

dont il est dit, dans l'Évangile, que ceux qui l'auront seront bienheureux. Pour lui les pauvres sont dans le monde le signe de la présence de cet esprit. Dans un texte important, Bernanos dit aux pauvres : « Il y a un mystère autour de vous, une présence ineffable, un esprit. Vous êtes sacré, comme l'enfant, ne vous fichez pas de ce que je dis. La parole du Christ vous enveloppe à votre insu, parce que vous êtes dedans, vous vivez dedans avec votre misère... Et certes, non plus que l'enfant, vous n'êtes à l'abri des entreprises du goujat. »¹ Ainsi, le pauvre est expressément comparé à l'enfant, identifié avec lui sur deux points. Cette liaison entre enfance et pauvreté, qui s'opère à travers l'esprit d'espérance, est indiquée par le P. Balthasar : « Inséparable de l'esprit de pauvreté, l'esprit d'enfance se nourrira toujours et se ranimera au contact des véritables enfants. Et l'esprit d'espérance, qui n'est pas plus séparable de l'esprit de pauvreté, s'incarnera toujours de nouveau dans ceux qui souffrent d'une pauvreté matérielle. »² L'espérance est chose de la jeunesse ; Bernanos ne cesse de le répéter : sur le plan naturel, les jeunes ont l'espoir parce que l'avenir est à eux ; cette espérance, qui est notre nourriture quotidienne, c'est la jeunesse qui la maintient dans le monde. Et l'espérance, sur un plan surnaturel cette fois, n'est-elle pas « quelque chose de mystérieux qui n'est pas très loin de la sainteté et de la grâce accordée à ceux qui sont enfants de Dieu »³ ? Nous voici conduits à un autre rapport, celui de l'enfance et de la sainteté. Mais il est question, cette fois, d'enfants de Dieu, et c'est bien sur ce plan que nous sommes. Et si un des traits essentiels de la sainteté est la simplicité, ne sommes-nous pas bien proches de la simplicité de l'enfance ? « Le secret de tous les saints de Bernanos, c'est cette indépassable union de la simplicité surnaturelle et de la simplicité de l'enfance »⁴, dit le P. Balthasar ; mais il nous semble ici trop prudent, car pour nous il ne fait pas de doute que la simplicité surnaturelle n'est rien d'autre que la simplicité même de l'enfant, entendu comme enfant de Dieu. Et si pour Bernanos le saint est le type même du chrétien, combien significative est sa prédilection pour les saints jeunes, comme Jeanne d'Arc par exemple ? Et que dire de sa présentation de la Sainte Vierge, comme celle qui a porté sur notre monde « le seul regard enfantin » ? Et que l'on n'oublie pas que la grande sainte bernanosienne n'est autre que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la sainte de l'esprit d'enfance. Enfin rappelons encore comment le curé de Torcy, et Bernanos à travers lui, voient la tâche de l'Église ;

¹ *Nous autres Français*, p. 161, cité en partie dans *Le chrétien Bernanos*, p. 554.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 556.

³ *Ibid.*, p. 285.

⁴ *Ibid.*, p. 192.

« L'Eglise a été chargée par le bon Dieu de maintenir dans le monde cet esprit d'enfance, cette ingénuité, cette fraîcheur. »¹

Ainsi l'esprit d'enfance ne se distingue guère de la sainteté et il apparaît comme capital dans la spiritualité bernanosienne. De même que nous avons vu l'enfance jouer un rôle capital sur le plan naturel, de même nous voyons l'esprit d'enfance se placer au centre de la pensée spirituelle de Bernanos. Il est lié étroitement à tous les grands thèmes de l'œuvre et les éclaire. S'il est évident qu'il est simplicité, innocence, pureté, obéissance à Dieu, s'il apparaît assez clairement que celui qui en est habité est comme un enfant dans les bras de Dieu, ce n'est qu'en se plaçant au niveau des mystères de l'amour et de la charité, tels que le Christ nous les a enseignés par sa vie et qu'a éclairés encore une sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, que nous en comprendrons toute la portée. Le secret de l'esprit d'enfance ne se trouvera pas dans l'enfance naturelle. Cette dernière n'est que l'image, le symbole de l'enfance surnaturelle. Mais c'est un symbole complexe ; en fait c'est plus qu'un symbole dans la mesure où cette enfance naturelle est un âge de notre vie qui possède, en lui-même, une part de grâce divine toute particulière. C'est, avec l'agonie et les sacrements, le seul moment de notre passage dans le monde où nous avons quelque communication avec la réalité transcendante du corps mystique. C'est dire qu'une tentative de définir l'esprit d'enfance d'un point de vue strictement littéraire est impossible, ou ce serait le ramener à un infantilisme sans portée. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est dans une œuvre littéraire qu'apparaît ce thème, que c'est une œuvre littéraire que l'on tente d'éclairer par cet aspect. C'est ce dernier point que le P. Balthasar perd parfois de vue dans son ouvrage, où il ne traite que rapidement de l'esprit d'enfance. Il le place dans la lumière du sacrement du baptême en nous montrant que ce sacrement est le don que Dieu nous fait d'une nouvelle naissance, la grâce d'un commencement absolu, c'est-à-dire finalement le don de l'esprit d'enfance, sous le signe duquel commence toute notre vie chrétienne. La confirmation est la grâce qui transforme cet esprit en armes spirituelles utilisables dans notre vie quotidienne². Si ces remarques théologiques sont éclairantes, elles ne nous semblent pas tenir assez compte de l'importance capitale de l'esprit d'enfance dans l'œuvre de Bernanos, ni au point de vue théologique, ni au point de vue littéraire.

* * *

¹ *Le journal d'un curé de campagne*, p. 29.

² *Le chrétien Bernanos*, p. 282-300.

Nous avons tenté de montrer, en partant de l'ouvrage du P. Balthasar, que pour nous la source même de l'œuvre de Bernanos, c'est l'enfance. En partant de sa vocation, de sa conception de l'œuvre littéraire nous avons essayé de dire quelle importance revêtait pour lui cet âge de notre vie. Puis nous avons tenté d'indiquer brièvement l'importance de cette même enfance sur un plan plus large, celui du destin de l'homme et finalement son aboutissement dans l'esprit d'enfance. Notion centrale parce qu'elle est la source de toute l'œuvre, parce qu'elle est aussi la source de la spiritualité bernanosienne. Toute son œuvre, comme sa vie, nous montre une progressive victoire de l'humilité et de la charité, donc de l'obéissance et finalement de l'esprit d'enfance. Bernanos a vu qu'en l'enfance se cachait la source, non seulement de son œuvre, mais aussi de sa vie spirituelle. Peu à peu il remonte à cette source, ou plus exactement il lui devient de plus en plus fidèle ; il redevient, après une longue vie semée de déchirements et d'angoisses, le petit garçon qu'il fut et dont toute son œuvre tend à nous restituer l'esprit et les rêves ; Bernanos est vraiment redevenu en esprit l'enfant qu'il était à sa naissance. Et un jour de juillet 1948, son corps usé par la maladie et le travail, sa vie ayant totalement passé dans ses livres, ses rêves d'enfance ayant été tous incarnés dans son œuvre, il a cédé la place au petit Georges Bernanos, fidèle au rendez-vous, qui reprenant « sa place à la tête de [sa] vie, rassembl[a] [ses] pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre, entr[a] le premier dans la Maison du Père »¹.

YVES BRIDEL.

¹ *Les grands cimetières sous la lune*, p. v.